



Interférences

Ars scribendi

5 | 2009

Historia / Persona

Éditorial

Paul Marius Martin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/interferences/884>

DOI : [10.4000/interferences.884](https://doi.org/10.4000/interferences.884)

ISSN : 1777-5485

Éditeur

HiSoMA - Histoire et sources des Mondes antiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

ISSN : 1777-5485

Référence électronique

Paul Marius Martin, « Éditorial », *Interférences* [En ligne], 5 | 2009, mis en ligne le 11 décembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/interferences/884> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/interferences.884>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Éditorial

Paul Marius Martin

- 1 Dans un ouvrage paru en 1962, *The Age of Revolution*, E. Hobsbawm, examinant les deux révolutions, la française et l'industrielle, qui ont donné naissance à la société européenne moderne, considère que le récit historique peut se dispenser de parler des grands hommes, qui sont purement et simplement des accidents ou des épiphénomènes au regard de la réalité profonde et nécessaire de l'histoire. Sans être marxiste, il rejoint pourtant l'analyse marxiste, qui privilégie les données du substrat économique et social ; il y ajoute simplement le poids de la géographie et celui des idéologies dominantes, et il ôte la parousie des « lendemains qui chantent », qui donnent un sens à l'histoire marxiste. Sa réflexion peut apparaître comme le point d'aboutissement ultime de la féconde histoire des *Annales*, qui ne veut connaître que les grands mouvements de fond de l'histoire, les causes profondes des événements. Or cette école des *Annales* ressortit, par ses origines, à la conception thucydédienne de l'histoire : la guerre du Péloponnèse n'est pas l'histoire des dirigeants et des généraux athéniens, spartiates et autres qui l'ont déclenchée et faite, mais la mise en évidence des « vraies causes », comme dit l'auteur, de la guerre : l'impérialisme athénien, la radicalisation de la démocratie, la peur congénitale de l'autre où vivait l'État spartiate, les haines ancestrales entre cités... Pour l'école des *Annales*, comme pour Thucydide, les événements ont des causes, mais la suite des événements ne laisse pas apparaître de sens à l'histoire.
- 2 Nous sommes là à l'opposé de la conception romaine de l'histoire. Le genre historiographique, à Rome, a dans l'ensemble été préservé du « virus » thucydédien ; même Salluste, qui s'en réclame, y échappe largement – et peut-être plus encore qu'on ne croit, ce qui apparaîtrait si l'on avait conservé ses *Histoires*. Et ce pour deux raisons. La première tient au romanocentrisme de l'histoire romaine : alors que l'histoire racontée par Hérodote et Thucydide est celle des cités grecques *entre elles*, mais aussi du monde barbare dans ses liens et ses conflits avec le monde grec, l'histoire romaine – à l'exception de Trogue-Pompée – est d'abord l'histoire de Rome et de sa vocation à étendre l'*Vrbs* aux limites de l'*orbis terrarum*. Tout est vu du point de vue romain et ce point de vue est exemplaire – de ce qu'il faut faire comme de ce qu'il ne faut pas faire : l'*exemplum* marche dans les deux sens, même si le sens positif l'emporte largement.

Avec Rome, comme dans la Bible et bien avant saint Augustin et Marx, l'histoire a un sens.

- 3 Et les acteurs de cette histoire sont les grands hommes, tels qu'ils furent, tels qu'ils voulurent apparaître, tels qu'on les a peints *a posteriori*. C'est la seconde raison. Et c'est elle qui fait l'objet même de ce numéro : une des deux spécificités romaines de l'écriture de l'histoire – l'autre étant le romanocentrisme – consiste dans l'interaction permanente entre *Historia* et *Persona*. Une vision superficielle de l'évolution du genre historiographique à Rome pourrait faire penser qu'il y avait au départ deux courants : un courant annalistique, qui aurait donné naissance au genre historique, et un courant issu de la *laudatio funebris* et de l'*elogium*, d'où serait sorti le genre biographique. Cette vision est doublement fautive : d'une part parce que les annalistes sont très fortement influencés, parfois avec complaisance – qu'on pense à un Fabius Pictor ou à un Valerius Antias –, par les récits mettant en scène les figures glorieuses des grandes *gentes*, au point de faire réagir violemment Caton le Censeur dans l'autre sens ; d'autre part parce que *laudationes* et *elogia* étaient eux-mêmes porteurs des réalités historiques qui intéressaient au premier chef les Romains : les exploits individuels des grands hommes.
- 4 Ce n'est sans doute pas un hasard si les genres de l'histoire et ceux de la biographie naissent à Rome à peu près en même temps, avec Salluste et Cornelius Nepos. Il en a été différemment en Grèce, où l'histoire était née la première, avec ses deux grands courants : hérodotéen et thucydéen. Le genre biographique, quant à lui, y fut le produit de la révolution politico-sociale hellénistique. Il est révélateur que le genre biographique soit né alors dans un monde dominé par un exercice monarchique du pouvoir. Dans le monde grec, depuis Alexandre le Grand, destin des peuples et destin des rois tendent à s'identifier. Du coup, rétrospectivement, les Grecs en viendront à s'intéresser aux vies antérieures, celles de la Grèce classique : Thémistocle, Aristide...
- 5 Mais Rome n'avait pas besoin d'imiter les Grecs pour faire naître le genre de la biographie historique. Parce que les Romains n'avaient pas besoin qu'on leur démontre l'importance des grandes individualités en histoire : ils en étaient persuadés. Leur République oligarchique, tout en les préservant du risque monarchique par la surveillance mutuelle des *gentes* entre elles, leur proposait en modèle la perpétuelle émulation des hommes de la classe dirigeante pour que leur nom passe à la postérité. C'est tout ce que demande un Cicéron après avoir réprimé la conjuration de Catilina, et c'est énorme : entrer dans la galerie des grands ancêtres, grâce à la littérature conservatrice de la mémoire des hommes, c'est-à-dire grâce à la poésie – mode traditionnel de la *laudatio* – et aussi grâce à l'histoire.
- 6 Pourquoi le genre biographique a-t-il glissé de la poésie à la prose ? M. Ledentu, *prima mouens* de ce numéro, pense que c'est l'évolution de la poésie et du statut social des poètes, à partir de la fin du II^e siècle av. J.-C., qui en est responsable¹. C'est sans doute en partie vrai, mais il est une autre raison, au moins aussi péremptoire : c'est que la biographie est née à Rome de l'autobiographie. La génération qui précède les premiers biographes (Varron, Tiro et les autres) est celle des auteurs de « mémoires » (Aemilius Scaurus, Rutilius Rufus, Lutatius Catulus, Sulla). À la génération suivante, c'est parce qu'il ne trouve pas de biographes prêts à le louer que Cicéron se résout à l'autobiographie, en vers et en prose, tandis que César écrit ses *Commentarii*. Tous ces écrits sont des écrits de combat, intimement liés aux conflits politiques de la fin de République : la guerre des *Catons* et des *Anti-Catons* le montre bien. Écrire l'histoire, ou plutôt écrire son histoire, pour donner sa version des actes qu'on a accomplis, c'est bien

faire du genre historique, en le dévoyant, une arme politique. Quand Rome sera devenue une monarchie, les biographes ou bien évoqueront les grands républicains, ou bien feront la biographie des empereurs ; Auguste commencera d'ailleurs par faire les deux : dresser sur son Forum les *elogia* des grands Romains, depuis Romulus, et écrire sa propre biographie, par deux fois et ses *Res Gestae*. La boucle sera ainsi bouclée avec l'époque hellénistique.

- 7 Au demeurant, des formes proches de l'historiographie ont poursuivi leur carrière dans la sphère poétique : Cicéron a chanté son consulat en vers, comme Varron d'Atax la première campagne gauloise de César. Lyrisme et élégie ne dédaignent pas hausser le ton pour brosser des fresques d'histoire en forme de tableaux « pompiers » et les grandes épopées historiques retracent les gestes héroïques d'un César, d'un Pompée et d'un Caton avec Lucain, d'un Fabius, d'un Scipion et d'un Hannibal avec Silius Italicus. L'épopée mythologique elle-même entre dans cette problématique, comme le montre M. Nasta avec sa belle leçon comparatiste qui met en perspective Hélène, Iphigénie, Médée, Lavinia, Rhéa Silvia, les Sabines, Lucrece, Virginie... Et la rhétorique n'y échappe pas, avec un Sénèque le Rhéteur convoquant au tribunal de son jugement hypercritique les orateurs, en une sorte d'*Anti-Brutus* cicéronien – démarche définie comme entre biographie et histoire par Ch. Guérin.
- 8 Tous les articles montrent l'interpénétration entre genre historique et genre biographique, si grande que leur surimpression a conduit au contresens général de la critique moderne sur la fameuse lettre de Cicéron à Lucceius, comme le démontre magistralement G. Salamon.
- 9 La démarche des auteurs a emprunté trois voies.
- 10 Certains sont partis de l'auteur vers les *personae*. M. Ledentu se demande à juste titre si l'ambition de Cornelius Nepos n'est pas d'écrire tout simplement l'histoire autrement et elle souligne le changement et l'élargissement des perspectives manifestés chez Nepos par ses biographies *en série* et détachées des conflits politiques. J. Martínez-Pinna illustre ce que nous disions précédemment sur la confusion entre histoire et biographie en régime monarchique : comment raconter l'histoire de la Rome royale autrement qu'en racontant les biographies – réelles ou fictives – des rois de Rome ? Il montre comment, à partir du matériau traditionnel, Tite-Live sélectionne les données biographiques qui vont dans le sens de sa démonstration d'une dégradation progressive de la royauté. Même un « abrégiateur » comme Florus n'échappe pas à la tentation biographique, avec ses « vignettes » biographiques et sa manière d'opposer l'entité du peuple romain à ses grands ennemis individuels, déclare G. Flamerie de Lachapelle.
- 11 D'autres ont préféré partir des personnages pour aller vers l'auteur qui les met en scène. Ainsi B. Mineo et F. Galtier, l'un avec les intéressantes « vies parallèles » de Scipion et Hannibal chez Tite-Live, qui entrecroise délibérément les destins des deux protagonistes de l'histoire, l'autre en soulignant l'héroïsation de Domitius Ahenobarbus chez Lucain, en opposition au portrait en charge qu'en brossait César. À côté des personnages de premier plan, l'une des nouveautés de ce numéro est de mettre l'accent sur le rôle des personnages secondaires, soit qu'ils constituent chez Tacite, remarque O. Devillers, la trame narrative de l'histoire en lui donnant son sens, selon qu'ils sont plus ou moins proches de la dynastie régnante, de la cour ou du sénat, soit qu'ils commentent collectivement l'événement chez Lucain, note A. Estèves, en contrepoint – un peu à la manière d'un chœur de *praetexta*.

- 12 La troisième voie va de l'auteur à l'auteur, soit par ses intrusions dans son œuvre, soit par la part autobiographique qu'il y introduit délibérément. Le premier aspect est illustré par l'étude, faite avec humour par M.L. Freyburger, des anecdotes personnelles dont Dion Cassius, « auteur romain de langue grecque », parsème son œuvre. L'autre est analysé, d'un point de vue politique, en premier lieu par G. Zecchini, qui met en valeur, à propos du *corpus Caesarianum*, replacé dans sa brûlante actualité politique, les liens entre les *Commentarii de rebus gestis* de Sylla et ceux de César, l'un et l'autre prolongés par leurs continuateurs. Quant à F. Delarue, il voit dans l'esquisse autobiographique de Salluste au début du *Catilina* un moyen, en réalité, d'atteindre l'universel de l'homme, par une réflexion sur soi valable à n'importe quelle époque... pourvu qu'elle soit troublée.
- 13 Assurément, ce numéro, si riche qu'il soit, ne peut couvrir tout le champ de l'interrelation *Historia/Persona*. Sans parler d'auteurs tardifs, qui y auraient eu leur place – Ammien Marcellin avec la *persona* de Julien notamment, voire Augustin avec ses *Confessions* –, l'absence de Suétone et celle de Quinte-Curce sont criantes. Tel quel cependant, il devrait suffire à faire tomber un certain nombre de préjugés et à ouvrir des voies nouvelles pour la recherche.

NOTES

1. M. Ledentu, *Stadium scribendi : recherches sur les statuts de l'écrivain et de l'écriture à Rome à la fin de la République*, Bibliothèque d'études classiques 39, Paris – Louvain, 2004, p. 222.

INDEX

nomsmotscles Aemilius Scaurus, Auguste, Augustin, Caton l'Ancien, César, Cicéron, Dion Cassius, Fabius Pictor, Florus, Hérodote, Lucain, Nepos (Cornelius), Lutatius Catulus, Rutilius Rufus, Salluste, Sénèque le Rhéteur, Silius Italicus, Tacite, Thucydide, Tiro, Tite-Live, Trogue-Pompée, Sulla, Valerius Antias, Varron, Varron d'Atax

AUTEURS

PAUL MARIUS MARTIN

Université Paul-Valéry Montpellier 3